

## **Objection à la foi : le problème du mal (1)**

### L'approche générale de la question

Nous abordons une objection à la foi qui demandera plusieurs exposés, tant elle est importante et délicate. Merci à Sarah Richelle d'avoir effectué la transcription depuis l'enregistrement fourni par Guy Sidamon.

Lecture : Habacuc 1 :1 à 2 :4

L'objection que l'on tire de la présence du mal contre la foi chrétienne est sans doute la plus fréquente. C'est l'objection des plus petites gens, qui connaissent si souvent les difficultés de la vie et les malheurs privés ou publics. C'est aussi celle des plus grands penseurs, dans les plus beaux monuments de la littérature et de la philosophie. En notre siècle, Albert Camus a été particulièrement tourmenté par le problème de la présence du mal. Ce qu'il a cru percevoir à cet égard a fait obstacle pour lui dans le chemin de la vie chrétienne. Et ce n'est pas d'aujourd'hui que date la difficulté ! Un luthérien du 18<sup>e</sup> siècle a appelé le problème du mal « le rocher de l'athéisme ». Toutes ces peines et ces souffrances que connaît l'humanité forment le rocher sur lequel s'établit la négation de Dieu. Au 18<sup>e</sup> siècle, Leibnitz, l'un des plus grands sinon le plus grand penseur de l'époque, un génie, mathématicien, historien, diplomate, philosophe, a puissamment réfléchi autour du problème du mal dans le monde et de la difficulté qu'il posait pour la foi. Il a travaillé à ce qu'on appelle la « théodicée ». Le mot vient du grec et signifie littéralement « justification de Dieu ». Comment justifier Dieu en présence du mal, s'il est Seigneur ? C'est le mot que l'on emploie techniquement pour ce problème qui va nous préoccuper pendant un certain nombre de séances.

### 1. Objections et questions

Le raisonnement est très simple, et semble à première vue imparable. On pourrait le résumer, formellement, de la manière suivante : « Être bon, c'est empêcher le mal dans la mesure de son pouvoir. S'il y a un Dieu bon et tout-puissant, il empêche donc le mal. Puisque le mal n'est pas empêché, un tel Dieu n'est pas. » Voilà le raisonnement que bien des personnes tiennent autour de nous. Nous ne pouvons pas nier qu'il trouve spontanément du crédit dans notre propre cœur. Nous aussi, nous sentons en quelque sorte la morsure de ce raisonnement, et nous sentons que l'assurance même de notre foi peut en être atteinte. Cette objection est non seulement la plus répandue, mais aussi celle dont nous ressentons la force le plus vivement.

Vous remarquez qu'il s'agit essentiellement de l'origine du mal, et de sa raison. Il peut être utile de souligner à ce stade qu'il y a d'autres questions fondamentales à propos du mal. La question de l'origine tend à les dissimuler, mais il est important de les garder à l'esprit.

L'une d'elles est la question de la nature du mal, de son essence : qu'est-ce que le mal ? Cette question n'est pas facile non plus. Saint Augustin renvoyait la balle aux critiques du christianisme, qui le condamnaient parce qu'il ne répondait pas à la question de l'origine du mal, en leur disant : vous me posez la question « D'où vient le mal ? » mais moi je vous dis : « Qu'est-ce que le mal ? » C'est la découverte d'une réponse à cette question qui avait libéré Saint Augustin de la dépendance intellectuelle qui avait été la sienne à l'égard du manichéisme. Cette théorie prétendait expliquer l'origine du mal en disant qu'il est une substance première ; elle considérait que le bien et le mal sont deux substances de nature corporelle, depuis toujours en lutte. Fort de cette réponse, le manichéisme reprochait au christianisme de ne pas en avoir. Saint Augustin, pendant une dizaine d'années, (il n'était pas encore « saint » à ce moment-là !) a été comme asservi spirituellement par cette doctrine des manichéens. C'est quand il a réfléchi à la question de la nature du mal, qu'il s'est rendu compte de la pauvreté et de la fausseté de la réponse manichéenne. Il s'est rendu compte, en particulier, que faire du mal une substance, une « chose » qui existerait face au bien, c'est trahir l'expérience que l'on peut avoir du mal, et ne rien comprendre à ce qu'il est. D'où sa réponse : « Vous me demandez d'où vient le mal, mais moi je réponds, qu'est-ce que le mal ? »

Une autre question, sans doute plus ancienne, est celle que nous venons de lire, dans le livre d'Habaquq : « Jusques à quand ? » Jusques à quand, Seigneur ? Jusques à quand le mal ? C'est la question, non de l'origine, mais de la fin du mal. Non de sa raison, mais de son élimination pratique et concrète. La question est bien plus pratique que théorique, mais nous ne pouvons pas non plus l'oublier en essayant de réfléchir au mal. Vous avez remarqué que tout notre passage s'achève sur une réponse de Dieu qui annonce, enfin, l'élimination du mal, et invite à l'attendre avec foi. Le méchant ravage le monde et se gonfle d'orgueil, mais le juste sait qu'il ne sera pas déçu par la vision donnée par Dieu, et il vit par la foi.

Pour compléter le tableau d'objections que nous entendons et que nous sentons facilement naître dans notre esprit, on peut ajouter deux grands thèmes, deux accusations supplémentaires lancées à la foi chrétienne. Une première accusation est celle d'une connivence cachée entre le mal lui-même et le christianisme. Au lieu de combattre le mal, le christianisme, disent certains, en profite. Le christianisme ne cesse de l'évoquer, montre une certaine obsession, mais c'est pour mieux vendre ses consolations d'outre-monde ! J'emploie un langage très péjoratif, mais c'est ainsi que certains voient la foi chrétienne. Le christianisme pour eux, est un « truc », inventé par les religieux, et qui marche ! Ils ont leur camelote à vendre, comme tout le monde : c'est essentiellement une consolation par un discours sur l'au-delà, sur la félicité éternelle de ceux qui souffrent sur la terre. Ce sont des vendeurs d'opium, « l'opium du peuple ». Puisque c'est cela qui fait leur affaire, ils multiplient les discours sur le mal, et en quelque sorte le glorifient tout en prétendant s'opposer à lui. Ils ne le combattent pas effectivement, en tout cas pas efficacement mais, au fond, ils en profitent. D'où les tendances au dolorisme dans la tradition chrétienne, cet aspect sombre de mortification de soi et de valorisation de la douleur. D'où, aussi, toute une fuite par rapport au monde terrestre et humain, où le mal est présent. On sent très nettement cette accusation dans les textes de Camus. Il l'exprime avec moins de brutalité et de méchanceté que dans le langage que je viens

d'utiliser, mais il y a chez lui cette pensée que les chrétiens se complaisent en traitant du mal dont ils parlent tant, alors qu'ils devraient se joindre aux autres hommes de bonne volonté, pour le combattre. C'est le problème qu'il traite dans « La peste », tout spécialement.

L'autre accusation que je crois greffée sur la question de la présence du mal, est que le christianisme voudrait faire croire que la reconnaissance du mal exige la connaissance du bien qu'il apporte. Sous prétexte de fournir la base voulue pour s'opposer au mal, le christianisme, comme d'autres systèmes totalitaires, prétend apprendre d'abord ce qu'est le bien. Il y aurait là un subterfuge pour acquérir une emprise sur les esprits et imposer une vue totalitaire. André Glucksmann me semble réagir de cette façon. Il affirme qu'on butte sur le mal, mais que l'on n'a pas besoin de savoir le bien pour lutter contre le mal. Il proteste ainsi, parce qu'il discerne combien en particulier le marxisme, sous prétexte d'apporter la juste vision des choses et combattre le mal, a exercé un empire totalitaire sur les esprits, et créé la pire des servitudes. Glucksmann s'en est dégagé. Du coup, il soupçonne d'un totalitarisme comparable tous ceux qui affirment savoir ce qu'est le bien.

Dans tout ce discours d'accusation, c'est le mal subi qui est le plus souvent en cause. Il s'agit du mal de la souffrance, de la souffrance injuste, la souffrance des innocents, des enfants en particulier. C'est cela qui fait réagir, et qui fait dire que s'il y avait un Dieu, il ne pourrait pas permettre de telles choses. Mais rappelons-nous que le mal n'est pas seulement subi, il est aussi commis. Il est significatif que le mal commis reste le plus souvent en arrière-plan quand on fait objection à la foi chrétienne. Ce n'est pas toujours le cas. Camus, dans « La chute », donne à sentir le problème de la culpabilité qui pèse sans personne pour pardonner, ni décharger les épaules de celui qui se sent coupable. Il s'agit là du mal commis, d'apparence anodine au début, dont la charge de culpabilité devient écrasante.

## 2. Les positions en présence

Je me propose dans les études que nous allons faire ensemble de suivre le cheminement suivant. Je vais essayer de montrer, dans un premier temps, que les solutions proposées au problème du mal et de son origine par des penseurs chrétiens ou d'étiquette chrétienne sont toutes boiteuses, et inadéquates. Si elles ont satisfait certains esprits pendant un temps, c'était par illusion d'optique, mais elles ne sont pas valides au bout du compte. C'est un travail assez destructeur, mais je donnerai des raisons pour le justifier.

### L'ordre universel

Un premier type de solution invoque l'ordre universel. Dieu, dit-on, permet le mal parce qu'il entre, finalement, dans la symphonie universelle et y joue un rôle positif. Le mal paraît mauvais, lorsqu'on le considère de façon myope, pour lui tout seul. Ce phénomène nous déplaît, nous heurte et nous blesse ; mais si on replace les choses dans l'ordre universel dont Dieu, dans sa sagesse, est l'auteur et le responsable, on se rend compte que finalement il n'est pas si mal que cela. Une image très classique et très significative est celle de la dissonance musicale. Entendue toute seule, elle égratigne l'oreille et peut être déplaisante. Elle paraît être un mal, une rupture d'harmonie. Mais elle peut jouer un rôle tout à fait positif dans l'harmonie d'ensemble d'un morceau. C'est une première solution, probablement la solution majoritaire dans la tradition chrétienne. Elle nous explique qu'il faut accepter le mal

parce qu'il n'est que l'envers d'un bien. Je ne crois pas qu'elle puisse être justifiée par la Bible. Je crois que c'est une fausse solution. On peut en retenir certains aspects : elle n'est pas entièrement dépourvue d'intérêt. Mais elle ne suffit pas en tant que réponse satisfaisante aux questions : « Pourquoi le mal ? D'où vient le mal ? Comment Dieu peut-il le permettre ? »

### La liberté

Le deuxième grand type de solution invoque la liberté. Vous avez dû le rencontrer plus souvent que le premier, bien qu'il ait été un peu moins fréquent, au total, dans l'histoire de la pensée chrétienne. Pourquoi le mal ? A cause de la liberté ! Dieu a voulu créer des créatures libres, capables de lui répondre « oui » ou « non », aussi bien « non » que « oui ». C'était le prix à payer, pour que la liberté soit liberté. Elle est un tel bien devant Dieu qu'il a pris le risque de créer des êtres libres, qui n'étaient pour lui ni des robots ni des marionnettes. Et c'est ainsi que le mal a surgi. Cette solution est très répandue, y compris dans les milieux évangéliques. Deux auteurs qui ont fait beaucoup pour la défense de la foi chrétienne auprès des incroyants de notre temps, C.S. Lewis et Francis Schaeffer, me semblent s'être contentés de cette solution-là, sans voir qu'elle ne suffit pas non plus. Je crois pouvoir démontrer qu'elle ne s'accorde pas avec l'Écriture, et qu'une analyse logique et rigoureuse nous oblige à dire qu'elle n'est pas vraiment satisfaisante non plus.

### La dialectique

La troisième solution est très peu représentée dans les milieux évangéliques, parce qu'elle implique un traitement de la Bible incompatible avec la pleine véracité de l'Écriture. Elle invoque la dialectique : le mal y est reconnu comme une réalité importante, mais aussi féconde. Le négatif est considéré dans les types de pensée dialectiques comme un moteur de progrès même si ses inconvénients ne sont pas niés, et sont parfois décrits de manière très saisissante. Il est nécessaire à un plus grand bien, au bout du compte, et en particulier au mouvement de l'histoire. Sans le négatif, sans le mal, rien ne se serait passé au bout du compte, et il n'y aurait pas ce que l'on a ou que l'on aura au terme du processus, qui est beaucoup plus riche que ce qui était au commencement. On pourrait dire que cette position se ramène au premier type, où le mal est la rançon du bien. Il y a, certes, une affinité à cet endroit. Mais la grande différence est que, dans le premier type, on minimise le mal, on le considère comme une apparence, lorsqu'on ne considère que le détail, mais qui se dissout ensuite. Dans le troisième type on le considère comme un facteur important, et décisif. Mais il joue un rôle fécond. Il faut abandonner la logique qui considère que le bien et le mal s'excluent mutuellement, et adopter une logique dialectique, où le bien et le mal, le oui et le non, sont en quelque sorte « co-indispensables ». C'est dans leur rapport que se joue le progrès. Ce type de pensée a aussi été proposé au nom du christianisme. Je crois que nous sommes obligés de dire qu'il n'est qu'une pseudo solution qui ne résout pas le problème posé.

### La solution ?

Une fois que j'aurai fait ce travail de déblaiement, est-ce que je vais faire sortir de mon chapeau comme un prestidigitateur, enfin, la solution ? C'est la technique des gens qui croient apporter du nouveau : on démolit tout ce qui a été dit jusque là, et on fait surgir quelque chose que personne n'a pensé, et qui semble enfin la réponse à la question. En fait, je pense qu'il n'y a pas de réponse. Je crois que l'Écriture nous décourage de penser trouver une solution à la question de la permission du mal par

Dieu. Je pense qu'il n'y a pas de réponse rationnelle, de réponse théorique satisfaisante, en tout cas pour nous en cette vie, à la question de la raison du mal et de son origine.

Sommes rejetés dans l'irrationnel ? Professons-nous une foi qui implique un saut au-delà de la raison, la « démission de la raison », que voulait précisément dénoncer Francis Schaeffer ? J'essaierai de montrer que, si nous ne pouvons pas comprendre, nous pouvons comprendre que nous ne pouvons pas comprendre. C'est là ce que, positivement, j'essaierai de montrer. D'abord, j'essaierai de montrer que ce serait une faiblesse du christianisme de n'avoir pas de réponse si quelqu'un d'autre en avait une. Mais je montrerai qu'en dehors même des penseurs chrétiens que nous allons d'abord examiner, personne ne répond à la question, et que ceux qui prétendent y répondre ne le font pas, mais escamotent le problème et travestissent l'expérience la plus intime et indubitable de chacun.

Si personne n'a de réponse, il me semble qu'alors les perspectives s'inversent. Que le christianisme seul dise clairement et montre dans l'Écriture qu'il n'y en a pas, alors que tous les autres ont prétendu en trouver n'aboutissant qu'à de fausses solutions, cela se retourne en un témoignage tout à fait unique en faveur de la Parole de Dieu. C'est un indice de pureté tout à fait unique. C'est comme une preuve négative de l'authenticité de la pure vérité de la parole de Dieu, que de ne pas être tombée dans la tentation de donner une réponse prétendument rationnelle à la question.

On pourra ensuite présenter d'autres considérations. La première est de montrer que cette absence de réponse appartient au caractère propre du mal. Qu'est-ce que le mal, pourquoi le mal ? Trouver une réponse à ces questions serait fatalement justifier le mal. Ce serait cesser de le considérer vraiment comme mal. On peut comprendre qu'il n'y a pas à comprendre quand on a vu que le mal, c'est ce qui ne peut pas entrer dans un ordre rationnel, et qui se définit par là. Vouloir justifier le mal, ce serait nier d'emblée son caractère de mal.

La seconde considération concerne la question de la fin du mal. « Jusques à quand ? » Je crois que je pourrai aussi montrer que c'est seulement s'il n'y a pas de réponse à la question de l'origine du mal (dans les conditions bibliques, bien sûr) que nous pouvons être pleinement assurés que la vision promise par les prophètes d'un mal totalement vaincu, est assurée, que nous pouvons être sûrs qu'elle vient et ne tardera pas. Et cela apparaît déjà dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, victoire déjà remportée sur le mal.

### 3. Notre expérience intime du mal

Je m'appuierai en bonne partie, ce sera un peu mon levier, sur ce que j'ai appelé le plus intime et le plus indubitable de notre expérience du mal. Je vais m'en servir pour montrer, à chaque fois, l'inadéquation des pseudo-solutions offertes sur du caractère du mal, que chacun perçoit spontanément. Je prendrai appui sur l'expérience première, en quelque sorte, du mal.

#### Les mots pour le dire

Qu'est-ce que le mal ? Tout le monde emploie ce mot. Dans toutes les langues, on a des mots pour en parler. Qu'est-ce que le mal ? La question ne porte pas sur l'analyse philosophique, mais sur le sentiment premier qui fait dire : « C'est mal ! »

Je pense qu'on peut dire que c'est « l'injustifiable réalité », ou « dans la réalité, de l'injustifiable ». Le mal, c'est ce qui provoque une réaction de dégoût, d'indignation, et quand on l'a commis, de honte, de remords ; c'est ce dont on cherche à être pardonné, ce à quoi on dit « non ! ». Je me rappelle avoir été impressionné par un commentateur à l'époque de l'assassinat du président John Kennedy ; Jackie Kennedy, sa femme à l'époque, quand la balle a traversé la poitrine de son mari, a eu un seul mot : « No ! » Je me rappelle le commentateur qui disait, simplement, que c'est là le mot des humains face à la mort : « Non, non ! ». Ce à quoi on dit non, par le meilleur de soi-même, par un sens premier. Je pense qu'on peut définir le mal par ce type de « non » qui sort du plus profond de nous. C'est l'injustifiable, ce désordre, cette souillure, qu'il faut combattre. Voilà, me semble-t-il, ce qui correspond à l'expérience première du mal. Je vais m'en servir comme d'un levier pour dire que toutes les pseudo-solutions essayent d'éliminer ce mal du mal. Elles ne gardent plus qu'une espèce d'écorce du mal, en ayant éliminé ce qui est vraiment le mal et qui correspond à cette expérience. C'est ainsi que ces solutions se démontrent menteuses : elles ne restent pas fidèles à cette expérience intime et première.

### L'expérience première

Cette procédure doit être justifiée. Car cette expérience première, c'est l'homme pécheur qui la fait. Or, nous savons que l'homme pécheur tord les choses, et travestit la réalité, dans ses réactions mêmes, puisqu'il est pécheur. On pourrait rétorquer que ce sur quoi on s'appuie comme une certitude est peut-être simplement, encore, le dévoiement de l'homme, et qu'il faut lui enseigner la sagesse selon laquelle le mal n'est pas si mauvais que cela. C'est ce que l'on pourrait répliquer. Je ne nie pas que la réaction de l'homme face au mal, même dans sa profusion brutale, sera marquée par le péché, et par des déformations. Je ne dis pas que l'homme pécheur appréhende la réalité du mal d'une façon pure et juste. Mais si j'utilise malgré tout ce levier, c'est avec une double pensée. La première est que, si tordues que soient déjà les premières réactions spontanées de l'être humain pécheur, en général elles le sont moins que les idées que l'on construit ensuite, que les systèmes et les théories que l'on fabrique par la suite. Dans cette réaction première, on n'a pas encore eu le temps de travestir et de mésinterpréter la réalité autant que lorsqu'on se met à se bâtir des systèmes, soumis ensuite à diverses idoles. Il y a donc des chances que cette réaction première, et universellement répandue, soit moins éloignée de la vérité de l'affaire que les théories ensuite établies par tradition, ou par construction systématique. Il est raisonnable de s'appuyer sur cette expérience première plus que sur les raisonnements faits après coup. Car dans les raisonnements, l'homme prend le temps de déformer plus subtilement les choses. Le sens premier et spontané est pécheur, mais il est moins pécheur. Le péché trouve moins l'occasion de dévier et d'élaborer des constructions en trompe-l'œil, comme précisément dans les théories sur le mal. Une image botanique exprimera ce que je veux dire. Dans les conditions de la vie élémentaire, au grand air, il existe des plantes aux formes bizarres, malades ou infirmes. Mais c'est en serre cultivée que vous pouvez obtenir des plantes vraiment tout à fait monstrueuses, en taille ou en bizarrerie, dans des conditions spéciales, à l'abri des contraintes coutumières. Cela peut illustrer les effets du péché : au plan spontané, ils sont déjà visibles ; mais ils deviennent plus monstrueux dans des serres chaudes des travaux de philosophes, où se construisent parfois des idées tout à fait abracadabrantes.

### Le témoignage de l'Écriture

La deuxième réflexion est que nous pensons à ces choses à la lumière de la Parole de Dieu. Nous voulons toujours rester à cette école. Si nous savons que cette

réaction spontanée assez commune, sinon tout à fait universelle, est juste, ou n'est pas trop déformée, c'est parce que la Bible nous permet de le voir. Lorsque, à cette lumière, je perçois une réaction encore assez saine face au mal, où il est perçu pour ce qu'il est, cette injustifiable réalité, alors je peux, dans le dialogue, réveiller perception, par ailleurs refoulée, pour qu'elle permette à mon interlocuteur de s'ouvrir à la révélation biblique. Je ne fais donc pas de cette expérience la règle dernière ; la règle dernière, c'est ce que la Bible enseigne. Mais l'Écriture enseigne que cette réaction est finalement assez saine. Nous pouvons donc nous en servir pour ouvrir l'interlocuteur au message biblique.

Question posée par un participant : « Imaginons qu'il y ait ici un marxiste. Il dira que la première réaction d'un très grand nombre de personnes et de pays est de dire que Dieu n'existe pas, qu'il n'est qu'une création des croyants. Le mal est précisément la preuve de cette non-existence de Dieu. Si l'on argumente que la première réaction humaine est fiable, cela peut s'avérer extrêmement dangereux pour la foi ! »

Cette remarque est très utile, elle concerne précisément notre méthode. Je pense que tout dépend du type d'affirmation qui est en cause. Une affirmation sur l'existence de Dieu me semble déjà être de l'ordre des conclusions que l'on tire. Il ne s'agit donc pas du sentiment premier de l'expérience, face au phénomène. Du coup la déformation du péché peut déjà jouer un rôle énorme. On pourrait répliquer que, sur l'ensemble de l'histoire humaine, les 99% de l'humanité ont cru en l'existence d'un « dieu ». Mais il s'agit déjà d'une conclusion. Si à propos du problème du mal je crois pouvoir m'appuyer sur cette réaction, c'est parce que c'est une réaction devant fait même, tel qu'il est perçu : c'est une perception du phénomène. C'est un senti, en quelque sorte immédiat. Il n'y a pas d'élément de théorisation qui entre en compte à cet endroit. Mais je reconnais que je n'ai, au bout du compte, de pleine assurance qu'à la lumière de l'Écriture sainte. Sur ce sujet comme sur d'autres, l'apologétique ne peut pas trouver un terrain ferme et sûr dans les conceptions de l'homme pécheur, précisément parce qu'il est un homme pécheur. L'apologétique doit toujours, sachant par l'Écriture ce qui est vrai, tenter de réveiller la démonstration que Dieu fait, à tout homme, de sa vérité par le moyen de toutes les réalités de la création. Tout homme détient la vérité captive dans l'injustice (Rm 1 :18). Il en a une épreuve immédiate mais il le refoule, il réprime, tord. Il le fait de plus en plus à mesure qu'il bâtit sa théorie générale. La tâche de l'apologétique est de dire cette vérité que l'Écriture enseigne, sachant qu'elle est confusément, comme par en-dessous, perçue par l'homme. Si nous parlons, c'est en comptant que le Saint Esprit va réveiller cette perception qui est refoulée.

Henri Blocher